

. Allemagne

Berlin : sur les traces du Mur

Mathéis P. L.

Je suis arrivé à Berlin avec cette curiosité un peu naïve, de quelqu'un qui a suivi 5 ans de cours d'allemand, et tant entendu parler du Mur ; mais qui ne l'a jamais vraiment imaginé. On étudie sa chute, on voit les images d'archives, on connaît les dates, mais tant qu'on n'est pas sur place, tout cela reste lointain. Berlin, c'est une ville qui porte son histoire sans la cacher, et je l'ai compris dès mes premières heures sur place. Rien qu'en marchant, on tombe sur ces pavés de métal qui marquent l'ancien tracé du Mur. Une ligne au sol qui coupe les trottoirs, comme une cicatrice fine et insistante. J'ai suivi cette ligne sans m'en rendre compte, presque comme si elle m'appelait.

La partie du Mur qui m'a le plus marqué, c'est la **East Side Gallery**. C'est là qu'on trouve la plus longue portion encore debout, transformée dès 1990 en galerie d'art en plein air. En arrivant devant, j'ai eu un moment de flottement. Le Mur, pour moi, c'était quelque chose de gris et de massif. Mais ici, il déborde de couleurs. C'est un mur qui crie plutôt qu'un mur qui enferme. Il y a plus de cent peintures, des messages en plusieurs langues, des symboles que je ne comprends pas toujours, mais qui frappent par leur énergie. Et cette énergie... je crois que c'est ce qui surprend le plus. Derrière chaque fresque, on sent une envie de dire, de libérer, presque de réparer.



Je me souviens particulièrement du **baiser entre Brejnev et Honecker**, un classique, la fresque la plus célèbre. Je l'avais souvent vue en miniature, imprimée sur des mugs ou des t-shirts, ce qui lui donne presque un côté cliché. Mais en vrai, ça change tout. Elle est immense. Audacieuse. Ironique. Et j'ai senti un truc étrange : on rit un peu, mais on est aussi mal à l'aise, parce que cette image raconte une époque où tout était verrouillé, autoritaire, figé. Devant la fresque, les gens s'agglutinaient pour prendre des photos. Je suis resté légèrement en retrait, comme si j'avais besoin d'un pas de distance pour vraiment la regarder. Je me disais que c'était fou de voir comment une image pouvait devenir un symbole mondial, alors qu'à la base, c'est juste une satire peinte sur un mur condamné à disparaître.



Ce que j'ai aimé, c'est cette alternance constante entre l'art et l'histoire. À chaque panneau explicatif, je découvrais quelque chose que je ne savais pas : la date d'une évasion, le parcours d'un tunnel, la manière dont Berlin vivait avec ce mur qui coupait même des rues, des familles, des jardins. Et à chaque fois, je revenais à mon propre regard. À mes impressions. Je touchais le béton, un peu rugueux, parfois encore abîmé par le temps. Je pensais aux graffeurs qui ont travaillé ici juste après la chute. À la liberté soudaine, brutale, qui a ouvert cet espace à une explosion d'art. Et je me sentais à la fois spectateur et témoin d'une histoire qui continue, parce que le Mur, même fragmenté, est toujours vivant dans la ville.

Plus j'avancais, plus je comprenais que Berlin n'a pas cherché à effacer son passé. La ville l'expose, elle l'explique, presque avec sincérité. Elle ne tente pas de rendre le Mur héroïque. Elle le montre tel qu'il était : un outil de séparation. Et en même temps, elle montre ce qu'il est devenu : un support d'expression, un monument involontaire à la créativité. C'est cette transformation qui m'a touché. Voir quelque chose qui a causé tant de douleur servir aujourd'hui à transmettre des messages d'unité, de paix, parfois d'humour même. C'est comme si la ville avait décidé de reprendre la main sur son propre récit.





Quand j'ai quitté la East Side Gallery, je me suis retourné une dernière fois. Le Mur se dressait encore, coloré, cabossé, un peu fragile. Et j'ai eu cette impression étrange d'avoir conversé avec lui. Pas seulement avec ce qu'il représente, mais avec ce qu'il est devenu. J'ai compris que les traces du passé ne sont pas là pour nous plomber. Elles sont là pour nous rappeler d'où l'on vient, et pour montrer comment une société peut transformer une blessure en quelque chose de partageable.

Mathéis Pabeun-Langlois

Classe de 1ere 2

Lycée Henri IV